

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED.

222 rue de Chartres, N. O. La. Suite Conti et Bienville.

Printed at the First Office at New Orleans Second Class Matter.

SPONSOR LES PRÉTIRES ANCIENS DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC. 501 LA BAYOUX AU PRINCE ROYAL DE LA LOUISIANE, VOUS LES ACHÈTEZ.

TEMPERATURE

No 3 novembre 1906. Thermomètre de E. CLAUDON, Opticien, 632 rue Conti, N. O. La. Fahrenheit Centigrade. M. du matin. 64 18. Midi. 74 23. P. M. 72 22. A. P. M. 70 21.

SOMMAIRE.

3me PAGE. L'Intime Sacrifice. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, les Théâtres, Feuilleton. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. L'Enfant Roi. Un Cierge devant la Madone. Les Pêcheurs de Mer et Kébir. Le Siège de Marseille, (A propos d'une décoration). L'Arabe et son Cheral. 8me PAGE. Poésie. Mondanités. Chiffons. Cuisine. Mémoires d'un Griffon. Labeur et Bonheur, Légende. Drapeaux.

Le Maroc et la France.

Un journal français publiait récemment une dépêche inquiétante de son correspondant d'Oran relative à l'attitude hostile à l'égard de la France sur toute l'étendue de la frontière commune. Il ne faut pas prendre au tragique cette information, puisque d'ailleurs à une source excellente ajoutait-il, car la France est en mesure de faire face à toute les éventualités. Mais il faut considérer la situation avec sérieux et se rendre un compte exact des conditions dans lesquelles elle se trouve en face d'un voisin géant et inamical. Ce n'est pas d'aujourd'hui que la France a à se plaindre du Maroc. Depuis 1845, elle a eu avec lui de continuelles difficultés. Mais depuis 1901 ces difficultés présentent un caractère nouveau. En effet, elle a, d'accord avec le Maroc, signé avec lui des conventions impliquant de part et d'autre une politique de collaboration amicale. Elle n'a jamais manqué à ses engagements. Mais le Maroc, aussi bien à Oudjda qu'à Figaïg et, plus au sud, dans le Tafilalet, ne cesse de violer les siens. Il faut que cela cesse. Il fut un temps où, faute d'une bonne organisation, les menées dont la France est en ce moment l'objet auraient pu gravement l'inquiéter. On se souvient, sous le ministère Combes, des surprises sanglantes de Taghit et d'El-

Moungar. C'avait été, dans sa marche jusqu'au bureau vers le sud, un pénible arrêt. Elle avait appris à ses dépens que tout n'est pas de vainqueur, qu'il faut aussi résister et souffrir la victoire. Elle sut profiter de l'expérience.

La méthode adoptée par le général Lyauté, qui a depuis cette époque le commandement des postes du sud, est très différente de celle de ses prédécesseurs : il l'a lui-même empruntée pour partie au général Gallieni, sous les ordres duquel il a longtemps servi. Autrefois, la ligne de défense se confondait avec la ligne de ravitaillement, et c'était une première cause de faiblesse. Du plus les troupes, échelonnées sur un très grand nombre de points où elles restaient inactives, immobilisées dans leurs "bordjs", qu'elles ne quittaient que pour partir en colonnes à grand bruit, à grands frais et, parfois, sans grands résultats, n'obtenaient pas de succès durables. Enfin, par suite de la lenteur des transmissions administratives, les ordres et les renforts arrivaient toujours trop tard, comme les carabiniers d'Offenbach.

Le gouvernement, sur la proposition de M. Jonnard, a simplifié tout cela. Le général commandant la subdivision d'Alf Sefra a été rendu autonome; la ligne de défense a été avancée, la ligne de communication reculée; enfin les troupes ont été réduites à une continuelle mobilité. Les postes, trop faibles, trop éparpillés, ont été supprimés. Ceux qu'on a conservés ont été renforcés. Des compagnies d'infanterie montées ont été formées pour assurer leur liaison. En rendant sa puissance perpétuellement présente, la France s'est dispensée d'en user. Et depuis trois ans, elle n'a pas eu une seule mort à déplorer. La méthode peut se résumer d'un mot : appuyer sans frapper.

Tandis qu'aux pillards les Français apparaissent comme de redoutables gendarmes toujours en mouvement, aux tribus pacifiques et soucieuses de commercer ils ont apporté l'ordre, source de toute richesse. Et ils ont profondément transformé cette région troublée.

Beni-Ounif, point terminus du chemin de fer du Sud, est devenu un centre commercial important. Le chiffre de son trafic a augmenté avec une extraordinaire rapidité. C'est qu'au lieu d'envoyer leurs marchandises vers Agadis ou vers Fez par des caravanes lentes, coûteuses et toujours exposées à être rançonnées, les négociants marocains préfèrent de beaucoup employer la voie sûre, rapide et honnête que leur ouvre le chemin de fer. Seuls les entrepreneurs de caravanes et les fonctionnaires prévaricateurs y ont perdu. Leur mauvaise humeur est pour beaucoup dans les menées qui sont aujourd'hui dirigées contre les Français.

Dans un livre qui vient de paraître, M. René Fage décrit ces postes du Sud, centres de civilisation et de défense tout à la fois. Il montre les gares blindées et toutes doublées d'une caserne. Il décrit la garnison de Beni-Ounif : les bâtiments militaires entourés de fortes murailles, avec les détachements de chasseurs, de saupis, de légionnaires, de tirailleurs, menés par des officiers d'élite et électrisés par leur jeune général, le général Lyauté est en effet le Benjamin des généraux français et n'a guère plus de quarante-sept ans. C'est une cité française à la porte du désert, ainsi prête à repousser l'ennemi, s'il l'avance, qu'à propager le calme et la prospérité, grâce à la paix que les Français font régner.



OTIS SKINNER, Dans "The Duel", au Tulane

Il n'y a donc pas lieu de s'émouvoir outre mesure des menées marocaines. La légation de France à Tanger a déjà rappelé au magasin les obligations qu'il paraît oublier. Si ce rappel ne suffisait pas, si surtout l'attaque qu'on prépare actuellement au Tafilalet venait à s'affronter, la réponse serait immédiate et foudroyante. Les Français sont pacifiques, entièrement pacifiques, mais forts, entièrement forts, et résolus à imposer le respect de leurs droits. M. Clemenceau, dans un récent discours, s'écriait : "Que les sentinelles veillent sur la tour!" Les sentinelles du Sud algérien n'avaient pas besoin de ce conseil. Et si les Marocains veulent faire l'épreuve de leur vigilance, ils en sentiront le poids.

marée très jeune à un être méprisable, dont la santé a été ruinée par une monstrueuse dépravation. Le Dr Morey, un spécialiste célèbre, le soigne. Il est athée, mais respecte la religion. Au cours de ses visites à l'hôpital où est installé le malade il rencontre presque quotidiennement la duchesse, et il en devient éperdument amoureux. Son amour est partagé, mais la foi solide de la duchesse l'empêche de succomber. Troublée, elle se précipite dans la première église qu'elle rencontre et demande conseil à un prêtre inconnu. L'abbé Daniel, c'est le nom du prêtre, s'intéresse à elle et la soutient de toute son âme dans sa lutte entre son amour et son devoir et sa conscience. Ce prêtre est le frère du Dr Morry, dont il a perdu l'affection il y a dix ans à cause de son entrée dans le sacerdoce. Le Dr Morry, apprenant que la duchesse est la pénitente de son frère, dévoile son amour à celui-ci. Il le supplie d'éprouver aussi un sentiment tendre pour la duchesse, et dans une scène d'une beauté incomparable, d'une simplicité grandiose, il s'avoue jaloux et l'accuse ouvertement. C'est le duel entre deux frères, l'un voulant conquérir par l'amour, l'autre par la religion. Mais c'est l'amour qui l'emporte. Dans un accès de folie le duc de Chailles se jette par une fenêtre et se tue. La duchesse est alors libre d'épouser celui qu'elle aime. Et c'est un évêque ami qui devient maître de la situation. Il détourne la duchesse d'entrer au couvent, car elle est faite pour le monde, et il l'empêche l'abbé Daniel de renoncer au sacerdoce dont il ne se jugerait plus digne. Il réconcilie les deux frères et met la main de la duchesse dans celle du Dr Morry.

THEATRES.

TULANE.

Un des plus brillants acteurs américains, un artiste dont le talent n'a évidemment pas de supérieur, fait sa rentrée ce soir au Tulane, dans le principal rôle d'une pièce qui a remporté dans le texte original sur la première scène dramatique du monde, la Comédie Française de Paris, un succès grandiose : "Le Duel", d'Henri Lavedan, de l'Académie Française. M. Charles Frohman, qui a acquis le droit de la représenter de ce côté de l'Atlantique, a confié la traduction de l'œuvre à un maître, M. Louis N. Parker, et grâce à Otis Skinner et aux habiles artistes qui forment sa troupe, elle a triomphé à New York et à d'autres points comme à Paris. C'est un "duel moral" qui traite l'éminent académicien dans sa pièce, un duel qui met en présence et en lutte de nobles sentiments. La duchesse de Chailles a été

ORPHEUM

Après les deux représentations d'aujourd'hui l'excellent programme de cette semaine disparaîtra de l'affiche de l'Orpheum pour faire place, demain soir, à un programme qui, pour la variété et la nouveauté de ses numéros peut passer pour un modèle du genre. Il comprend de la comédie, de la musique, des exercices athlétiques, dont le succès a été exceptionnel sur toutes les scènes de l'Orpheum Circuit Company. Citons Edith Helena, un soprano phénoménal, dont la voix mélodieuse et bien timbrée est d'une étendue extraordinaire; Nick Long et Idaline Cotton, des comédiens dont la réputation est bien établie; Fisk et McDonough, des comiques étourdissants; Miss Willis Holt Wakefield, une débutante qui a réussi d'emblée; les frères Damm, gymnastes consommés; les frères Knight et Sawtelle, chanteurs et danseurs; les frères Dixon, musiciens comiques, etc. "Human Hearts", le drame que donne le Crescent à partir de ce soir, ne constitue pas une nouveauté pour notre public, mais il n'en obtiendra pas moins un grand succès, car les sentiments qui y sont exprimés sont de ceux qui émeuvent le plus les cœurs sincères, honnêtes. Ce n'est d'ailleurs pas le seul mérite de l'œuvre; l'auteur y a semé beaucoup d'esprit, et il l'a construite en véritable maître. Peu de pièces du répertoire américain ont été écrites avec autant de talent, de science dramatique. Elle est montée avec grand soin, avec luxe même, et les artistes qui l'interprètent sont tous de premier ordre. LYRIC. "Driven from Home", la remarquable pièce dans laquelle la troupe Brown-Baker a triomphé toute cette semaine, sera jouée encore deux fois, en matinée et ce soir. Elle fera place demain soir à un mélodrame en quatre actes, "The Bowery after Dark", dont le succès a été grand sur plusieurs grandes scènes de l'est. L'intrigue commence à l'époque où éclate la guerre avec l'Espagne. Le héros s'engage après s'être fiancé. La nouvelle de sa mort arrive et celle qui devait être sa femme épouse un autre individu, un gredin qui la rend malheu-



EDITH HELENA, A l'Orpheum, demain soir.

JARDIN D'HIVER.

Une salle de concert n'existe pas à la Nouvelle-Orléans, mais le célèbre musicien Brooke est venu et il a combié cette lacune. Il a recruté des artistes de grand talent et a ainsi formé un orchestre incomparable. C'est dans la pièce; de nombreux carpettes d'Orient étaient jetées sur le tapis uni, et faisaient pour l'œil une joyeuse opposition avec les fauteuils et les canapés simplement recouverts de cuir chambré. Tandis que les dames, groupées autour de Paulette, se laissaient aller aux douceurs du farniente, en s'éventant nonchalamment, les hommes, le cigare aux lèvres, terminaient de brylantes séries de carambolages. Comme la partie de ces messieurs touchait à sa fin, Mme Lirac dit à la maîtresse de la maison : — Les heures si charmantes qu'il me soit de passer sous votre toit me sont, hélas! comptées, madame. Devrai-je vous quitter sans avoir goûté la grande joie d'entendre le maître exécuter quelques fragments de son nouvel opéra? Oserai-je vous prier d'intercéder pour obtenir cette suprême faveur? — Exposez vous-même votre requête chère madame; Jean doit ce remerciement à sa future Théodora. — C'est que, s'il était vrai que je fusse pour quelque chose dans votre indisposition d'hier soir, M. Sarène devrait plutôt me tenir rigueur...

reuve et tue son enfant. Le soldat qu'on croyait mort revient et sauve sa bien-aimée, et le criminel se tue. La troupe Brown-Baker, qui a fait ses preuves dans les œuvres de ce genre, va cueillir de nouveaux lauriers dans "The Bowery after Dark".

reuve et tue son enfant. Le soldat qu'on croyait mort revient et sauve sa bien-aimée, et le criminel se tue. La troupe Brown-Baker, qui a fait ses preuves dans les œuvres de ce genre, va cueillir de nouveaux lauriers dans "The Bowery after Dark".



FAMOUS CHARACTERS IN THE PLAY AU CRESCENT.

chambre, et qu'elle se mette au lit immédiatement. La voix du docteur était calme et son visage souriant. Mais, à une certaine fébrilité des doigts, un observateur attentif eût discerné, sous ce calme et ce sourire, une préoccupation latente. — Je monterai bien seule, dit Paulette en faisant mine de se lever. — Non, non, n'en faites rien. Il ne faut pas s'opposer vivement et nettement le praticien. Jean souleva la jeune femme dans ses bras et gagna, avec son cher fardeau, leur chambre du premier étage, où il la déposa sur le lit. Tandis que la femme de chambre l'aidait à se dévêtir, Georges Perreux entra dans son ami dans la pièce attenante. — Cet évanouissement, mon cher, lui dit-il à voix basse, a été causé par un brusque arrêt du cœur. Je crains que ce ne soit l'indice de troubles cardiaques, auxquels il faut toujours faire attention. J'examine maintenant la maîtresse lorsqu'elle sera tout à fait remise; mais je suis certain, dès maintenant, qu'elle aura besoin de soins et de grands ménagements. Paulette, maintenant étendue dans son lit, les rappelait près d'elle. — Je suis tout à fait bien, un peu lasse seulement. Allez retrouver nos hôtes et excusez-moi d'avoir troublé leur plaisir. Mer-

oi pour vos soins, mon bon Georges; ne vous inquiétez pas, c'est fini. Va mon Jean, et félicite de ma part Mme Lirac, car bien que le croie son admirable voix coupable de mon malaise, je reste sous le charme de son talent. Ce petit événement écourta la soirée. Les invités remontèrent chez eux, après avoir reçu l'assurance que l'état de la maîtresse de la maison n'offrait plus rien d'inquiétant. Jean ne remonta pas tout de suite auprès de Paulette. Il entra dans son cabinet, s'accouda machinalement contre le piano, et... rêva. Son regard perdu suivait dans le vide une vision mystérieuse, qui mettait une flamme dans ses prunelles. A plusieurs reprises, il répéta, avec une expression ardente du visage : — Théodora!... Théodora!... Oui, ce sera une superbe Théodora! Ce ne fut qu'au bout d'un long moment qu'il éteignit, d'une main distraite, la lampe à deux bec, aux abat-jour bleu turquoise, et silencieusement, lentement, gravit le large étage qui le ramenait auprès de sa chère souffrante, doucement endormie.

— Témoins de quoi? — Témoins tout court. — Bon! s'écria Sarène en riant, tu me montes un bateau... Allons-y, j'embarque. A quel titre serai-je gratifié de cette solennelle visite? — A titre de chef responsable de la communauté. Tant d'années de cohabitation font de toi et de Paulette de véritables époux... A votre place, je me serais marié tout à fait; cela n'a pas été dans vos idées, ce n'est pas mon affaire; mais je ne t'en considère pas moins comme un mari. Or, quand une femme insulte un ami... — Hein? — Cet ami, en l'espèce, demande raison à l'époux. — Pensez-vous! tu voudrais que nous nous compassionne la gorge? Que t'a-t-elle donc fait, cette pauvre Paulette? — Elle se moque de moi, et j'en ai assez. L'honneur du corps me licie m'oblige... — A faire de la chirurgie à mon détriment? — Tu as l'air de renâcler, grand lâche! Soit, j'accepterai un arbitrage; je vais écrire à Norbert, mon savant professeur et ami, de venir mettre les choses au point. — D'honneur! — Parfaitement. Il ferait bien voir qu'une maladie se permit d'offenser impunément la Faculté en jouant à sa barbe la comédie de la santé!

Sarène cessa de rire. — Oh! fit-il, que veut dire ceci? Je te connais; tu n'es jamais plus factieux que lorsque tu abordes une question sérieuse. Est-ce que tu crois vraiment que Paulette?... — Peuh!... euh!... tu sais, il y aurait hypertrophie du cœur que cela ne m'étonnerait pas... Et dame, ce n'est pas un petit bobo à traiter à la légère. — Tu voudrais que Norbert? — Me donne son avis. — Je cours lui écrire pour qu'il soit là demain. — Bon! voilà que tu t'emballer! Il n'y a pas urgence. Attends que la séquelle d'étrangers soit partie. Quand videront-ils le plancher? — Ils ne tarderont pas, car, tu sais, Mme Lirac nous quitte demain. — Bon! ça, pas besoin de prendre un air de deuil pour nous annoncer ce départ. Tu la retrouveras; une Théodora ne s'égare pas comme un parapluie dans le fût à bagages. Donc, au revoir qu'elle aura filé vers l'Allemagne, je prendrai le train pour Paris, et je ramènerai Norbert en visiteur. Il ne faut pas que Paulette puisse se frapper. En attendant, pas d'excursion ni de fête qui la fatiguerait. Il faut beaucoup penser à elle, mon cher. — Mais je me préoccupe d'elle sans cesse. — Toi?... Non j'aime mieux rien dire.

Et Georges, haussant les épaules, tourna les talons. La chaleur était étouffante, ce jour-là. Après le déjeuner, personne ne se sentit le courage d'affronter le soleil, même pour aller chercher l'ombre des grands arbres. On passa dans la salle de billard, qui était en même temps le foinier. Cette pièce, aussi vaste que le grand salon et la salle à manger, donnait comme eux sur le parc. Dans la window, large et profonde, était une table-bureau, avec devant et derrière artistique et quantité de jolies choses : petites bronzes de Barve, bonbonnières, portraits dans de délicats cadres anciens, une petite pendule dite de voyage, aux ornements ciselés comme ceux d'un bijou rare, quelques vases antiques, un grès, garnis de fleurs. Sur la cheminée trônait une magnifique pendule Louis XIV, flanquée de deux vases en malachite montés sur bouze doré. Des bibliothèques jusqu'à hauteur d'appui s'accrochaient au long des murs, garnies de partitions, de livres aux éditions précieuses, au bas desquels venaient les noms les plus illustres de la musique et de la littérature contemporaines. De toutes parts, disséminées sur ses bibliothèques, c'étaient, à l'ombre—ou, le soir, à la lumière de lampes monumentales,—des terres cuites, collections de médailles antiques,

figurines d'ivoire, armes exotiques, tous objets ayant leur histoire, témoignages d'amitié ou de reconnaissance, ou bien trophées de victoires artistiques. Le billard occupait le fond de la pièce; de nombreuses carpettes d'Orient étaient jetées sur le tapis uni, et faisaient pour l'œil une joyeuse opposition avec les fauteuils et les canapés simplement recouverts de cuir chambré. Tandis que les dames, groupées autour de Paulette, se laissaient aller aux douceurs du farniente, en s'éventant nonchalamment, les hommes, le cigare aux lèvres, terminaient de brylantes séries de carambolages. Comme la partie de ces messieurs touchait à sa fin, Mme Lirac dit à la maîtresse de la maison : — Les heures si charmantes qu'il me soit de passer sous votre toit me sont, hélas! comptées, madame. Devrai-je vous quitter sans avoir goûté la grande joie d'entendre le maître exécuter quelques fragments de son nouvel opéra? Oserai-je vous prier d'intercéder pour obtenir cette suprême faveur? — Exposez vous-même votre requête chère madame; Jean doit ce remerciement à sa future Théodora. — C'est que, s'il était vrai que je fusse pour quelque chose dans votre indisposition d'hier soir, M. Sarène devrait plutôt me tenir rigueur...

— Les heures si charmantes qu'il me soit de passer sous votre toit me sont, hélas! comptées, madame. Devrai-je vous quitter sans avoir goûté la grande joie d'entendre le maître exécuter quelques fragments de son nouvel opéra? Oserai-je vous prier d'intercéder pour obtenir cette suprême faveur? — Exposez vous-même votre requête chère madame; Jean doit ce remerciement à sa future Théodora. — C'est que, s'il était vrai que je fusse pour quelque chose dans votre indisposition d'hier soir, M. Sarène devrait plutôt me tenir rigueur...

La suite à dimanche prochain.